



Jacques Fabbri de son nom complet

Jacques Claude Fabbricotti naît le 4 juillet

1925 à Paris. Il compte parmi ses

ascendants d'origine italienne des artisans

sculpteurs et décorateurs. Il fait d'abord

des études de droit puis en 1947 il décide

de devenir comédien et apprend son

métier à la dure école du cabaret et au

théâtre du Vieux Colombier. Il travaille ensuite avec Georges Vitaly et Marcel Marceau avant de diriger, de 1953 à 1970, sa propre troupe qui accueillera à leur début Raymond Devos et Claude Piéplu. Il épouse la comédienne Claudine Collas, sa partenaire à la scène comme à la ville. Elle lui donnera deux filles, Clémence et Catherine.

Avec sa compagnie théâtrale Jacques Fabbri monte et joue notamment «Les hussards» de Pierre Aristide Bréal, qui raconte les mésaventures du brigadier

Ange-Marie Le Gouce et du soldat Flicot pendant la campagne d'Italie menée sous le Directoire par le général Bonaparte.

L'œuvre est dès 1955 adaptée au cinéma par Alex Joffé, avec Bernard Blier et Bourvil dans les rôles principaux mais aussi à la télévision allemande («Die Husaren kommen», avec Rudolf Fenner et Ralph Lothar). Les téléspectateurs de l'émission «Au théâtre ce soir» (1966) pourront aussi apprécier la truculence et l'énergie du comédien qu'accompagnent notamment André Gille et André Valardy. Jacques

Fabbri fait également de la mise en scène («Le songe du nuit d'été» à la Comédie-Française). Il monte des œuvres musicales comme «Fra Diavolo» à l'opéra de Marseille ou «La fille de Madame Angot» à Nancy et dirige le Centre d'Art dramatique du Sud-Est à Aix-en-Provence (1963-1964).

Côté cinéma, Jacques Fabbri fait une première apparition en 1949 sur fond d'orchestres de jazz dans «Rendez-vous de juillet» de Jacques Becker, avec Daniel Gélin et Brigitte Auber. Dans les années

cinquante il reste le plus souvent cantonné dans des personnages secondaires mais néanmoins mémorables comme l'ordonnance de Gérard Philipe dans «Les grandes manœuvres» (1955) de René Clair; ou le chauffeur-chauffard de «À pied, à cheval et en voiture» (1957) de Maurice Delbez avec Noël-Noël. À partir des années soixante et surtout soixante-dix, Jacques Fabbri devient une grande vedette du petit écran avec «Le théâtre de la jeunesse» de son ami Claude Santelli mais surtout son interprétation de Charles

Louis Schulmeister, officier de
renseignement de la Grande Armée,
personnage réel de l'époque napoléonienne.
Il s'essaie aussi à la réalisation sans
vraiment de succès: «Les pieds dans le
plâtre» (1965) avec Colette Renard,
Claude Piéplu et Luis Mariano. Il prête sa
voix à des personnages des dessins animés
de Lucky Luke et enregistre des disques
(pièces de théâtres, contes pour enfants).
Il écrit ses souvenirs («Être
saltimbanque» - 1978) et un livre sur le
cirque. Les deux décennies suivantes, il se

fait plus rare sur les écrans où il interprète des personnages moins débonnaires mais peut-être plus nuancés comme dans «Diva» (1980) de Jean-Jacques Beineix. Il tourne son dernier film en 1992, «Croix et délices» du Napolitain Luciano De Crescenzo, sur les mésaventures d'acteurs italiens à Paris. Jacques Fabbri, ce formidable artiste de par la carrure et le talent, tout particulièrement aimé de son public, s'éteint le 24 décembre 1997 après une longue maladie, dans sa résidence

normande de Turgéville, à une dizaine de
kilomètres de Deauville. Il avait soixante-
douze ans.



Jacques Fabbri et le théâtre :

LA GRANDE OREILLE



de P.A. BRÉAL

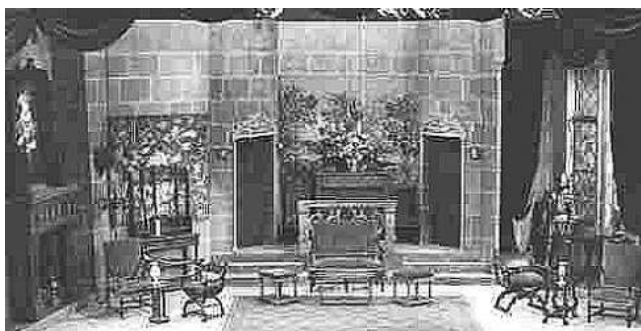
Mise en scène de Jacques FABBRI

Décor et Costumes : Yves FAUCHEUR

Sous le règne de Louis XIV, un bon bourgeois que les hasards de la politique placent en face de problèmes et de

responsabilités, le forcent à prendre des
position qui le font sortir
de son confort intellectuel. C' est une
comédie sur l' intolérance.

LES COMPAGNONS DE LA MARJOLAINE



de Marcel ACHARD de l' Académie

Française.

Mise en scène de Robert MANUEL

Décor : Roger HARTH

Costumes : Donald CARDWELL

En 1890, dans une petite commune de
Sologne, le brigadier Lecocq est à la fois
amoureux, ambitieux et timide.

Il aime sa femme Cora et, pour l' éblouir,
il rêve de devenir "Maréchal des Logis".

Malheureusement pour Lecocq à la Motte
Beuvron, les assassins ne courent pas les
rues.

Soudain on annonce une grande nouvelle :
le châtelain vient d' être tué !

Voici pour notre brigadier l' occasion,
inespérée, de mener une affaire
rondement.

Mais au cours de l' enquête, Lecocq découvre son infortune : le Comte de Caylus courtisait Cora ; il avait barre sur elle parce qu' avant son mariage Cora exerçait le métier de prostituée et ne tenait pas à ce qu' on le sache. Serait-ce elle l' assassin ?

Voici notre Lecocq tout chamboulé, il se croit déshonoré, arrache ses galons et s' adonne à la boisson.

Mais le comte avait une vie amoureuse très compliquée et d' autres suspects apparaissent bientôt.....

LES HUSSARDS



de P.A. BRÉAL

Mise en scène de Jacques FABBRI

Décor : Dominique GASCUEL - Roger

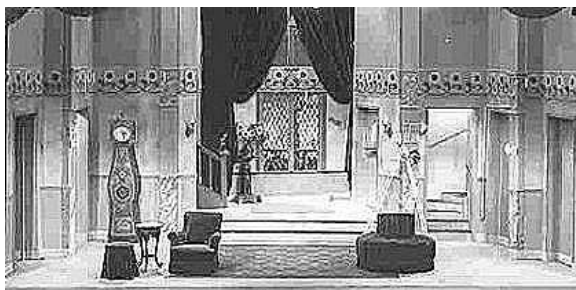
HARTH

Costumes : Donald CARDWELL

Chanson : Paroles de P.A. BRÉAL - Musique
de Raymond DEVOS

Deux hussards de l' armée de Bonaparte,
qui occupe en 1796 l' Italie, sont
contraints de faire un choix : ou avouer
leur indiscipline et accepter d' être
durement punis, ou mentir et détourner la
colère de leur chef sur la population civile
innocente.

JE VEUX VOIR MIOUSSOV



de Valentin KATAÏEV

Adaptation de Marc Gilbert SAUVAJON

Mise en scène de Jacques FABBRI

Décor : Yves FAUCHEUR

Costumes : Donald CARDWELL

Pour avoir l' autorisation de pénétrer dans
une maison de repos et dans le but d'
retrouver un certain Mioussov, un homme
se fait passer pour le mari d' une jeune
femme célèbre.

Cette supercherie va déclencher une
cascade de quiproquos, de poursuites et
de substitutions de personnages qui vont

transformer l' établissement en un véritable théâtre.

LES SUISSES



de P.A. BRÉAL

Mise en scène de Jacques FABBRI

Décor : Pierre SIMONINI - Roger

HARTH

Costumes : Donald CARDWELL

Musique : Edgar BISCHOFF -

Arrangements musicaux d'Yvonne

SCHMIDT

Le 10 Août 1792, le peuple a envahi les

Tuileries.

Les gardes suisses ont tiré sur la foule qui

les a massacrés ; quelques suisses

réussissent à s' échapper et à se cacher.

Les deux gardes Hans et Latoison se sont

réfugiés chez Angélique, une

blanchisseuse d' origine suisse. Ils

décident, alors, de fuir la France et de
regagner leur pays natal...

Mais, un mouchard à prévenu la police !

C'EST MALIN



de Fulbert JANIN

Mise en scène de Jacques FABBRI

Décor : Paul TESTEVIDE

Costumes : Donald CARDWELL

Un beau jeune homme se présente, un

Dimanche matin, chez un curé de province,

en prétendant être le Diable, venu pour se

convertir.

Il est, effectivement, un "jeune diable", pas très doué, qui possède un "cœur" et une "conscience", et fait la honte de son "diable gardien" !

Apitoyé, le curé consent à s' occuper de la conversion définitive de cet étrange patient ; mais le "diable gardien" espère toujours "sauver" son jeune élève.

Ainsi apprend t-il, sournoisement, au curé que le "jeune diable" est amoureux de Sylvia, la jolie nièce du curé !

C' en est trop pour ce pauvre curé qui n'

est pourtant pas encore au bout de ses
peines.

LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR



de William SHAKESPEARE

Adaptation : Charles CHARRAS

Mise en scène de Jacques FABBRI

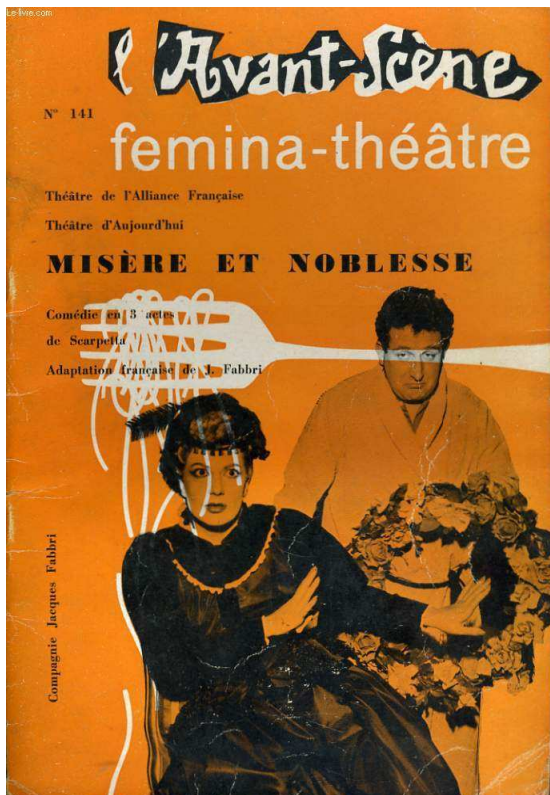
Décor : Yves FAUCHEUR - Roger HARTH

Costumes : Donald CARDWELL

Messire Falstaff, ventru, sans le sou et d'

un âge respectable, imagine de courtiser, simultanément, deux riches et peu "bégueules" bourgeoises de la ville de Windsor. Le choix est judicieux car Falstaff sait que ces dames tiennent les cordons de la bourse et qu'elles éprouvent quelques difficultés avec leurs époux respectifs. Falstaff écrit donc des "billets doux" à chacune de ces dames. Mais... ces billets sont rigoureusement les mêmes, ce qui ne manque pas de vexer leurs destinatrices lorsqu'elles s'en aperçoivent.

MISÈRE ET NOBLESSE



de SCARPETTA

Adaptation : Jacques FABBRI

Mise en scène de Jacques FABBRI

Décor : Yves FAUCHEUR - Roger HARTH

Costumes : Donald CARDWELL

Musique : Edgar BISCHOFF

Réalisation Sonore : Fred KIRILOFF

Deux familles misérables sont aux prises
avec les pires difficultés d' argent ; mais
le ridicule orgueil d' un nouveau riche les
tirera, provisoirement, de ce mauvais pas.

La joyeuse folie de ce petit monde, de
fausse noblesse et de véritable misère,
anime les quiproquos et les
rebondissements grâce auxquels quatre
amoureux trouveront le bonheur.

LE BON NUMÉRO



de Eduardo DE FILIPPO

Adaptation française : Jean MICHAUD

Mise en scène de Jacques FABBRI

Décor : Roger HARTH

Costumes : Donald CARDWELL

Monsieur Ferdinand est un riche bourgeois napolitain, propriétaire d' une loterie ; il joue, mais il n' a jamais le "bon numéro" qui gagne.

Son employé, Mario, lui, gagne toujours...

mais cette fois, Mario a rêvé du père de
Monsieur Ferdinand qui lui a dit en songe :
"Petit, tu vas jouer le 1, le 2, le 3 et le 4 !".
Et Mario a, ainsi, gagné le "bon numéro" qui
rapporte quarante millions de liras. Mais
Monsieur Ferdinand prend à Mario le billet
gagnant qu' il dit lui appartenir, puisque
c' est son propre père qui a indiqué le "bon
numéro" ...
Et toute la famille s' en mêle.

À VOS SOUHAITS



de Pierre CHESNOT

Mise en scène de Claude SAINVAL

Décor et Costumes : Jean-Denis MALCLÈS

Un écrivain à succès meurt, laissant un énorme héritage. Entre les héritiers, la course à la succession va commencer. Peu à peu, les rapaces se dévoilent sans pudeur jusqu' au moment où survient un "coup de théâtre" : un événement, inattendu, qui les pétrifie tous.

LA MAGOUILLE

de P.A. BRÉAL

Mise en scène de Jacques FABBRI

Décor et Costumes : Yves FAUCHEUR



La pièce se passe en 1815 en Haute

Provence à Golfe Juan, le jour du
débarquement de Napoléon Premier,
retour de l' île d' Elbe.

Le gendarme César Gonfaron est toujours
resté en place, inamovible, fidèle
défenseur de l' ordre quelque soit le
régime auquel il obéit. Mais il doit, à
nouveau, changer de camp et arrêter ceux,
qui hier, étaient ses amis.

Et à ce problème s' ajoute la découverte
qu' il vient de faire : sa femme le trompe !

FEU TOUPINEL



de Alexandre BISSON

Mise en scène de Jacques FABBRI

Décor : Roger HARTH

Costumes : Donald CARDWELL

A la suite d' une série de malentendus, un homme marié depuis six mois met en doute la fidélité de son épouse. Le premier mari de celle-ci, pourtant décédé, est à l' origine de toutes ces complications auxquelles seront mêlés un capitaine, un

notaire accompagné de son ami, et des domestiques abusés.

LES HUSSARDS



de P.A. BREAL

Mise en scène de: Jacques FABBRI assisté

de Charles CAPÉZZALI

Décor et Costumes : Jean-Pierre SEHER

En 1796, l' armée de Bonaparte occupe
l' Italie.

Deux hussards sont contraints de faire un
choix : ou bien avouer leur indiscipline et
accepter

d' être durement punis, ou alors, mentir
pour détourner la colère de leur chef sur
la population civile évidemment innocente.

Mais aussi :

1951 Œuvre LA BELLE ROMBIÈRE

Guillaume HANOTEAU - Jean CLERVERS -



1952 Montparnasse LES TAUREAUX

Alexandre ARNOUX

1953 Fontaine QUE D'EAU ! QUE D'EAU

Jean MARSAN -

1956 Antoine LA FAMILLE ARLEQUIN

Claude SANTELLI -

TH. ANTOINE
DIRECTION : SIMONE BERRIAU

PRIX MOLIÈRE

compagnie
**jacques
fabbri**

**LA
FAMILLE
ARLEQUIN**

de **CLAUDE SANTELLI**

musique : **EDGAR BISCHOFF** . décors et costumes : **YVES FAUCHEUR**
réalisation sonore : **FRED KIRILOFF** . mise en scène : **JACQUES FABBRI**

ANNE ALEXANDRE **COLETTE COTTI** **GABRIEL JABBOUR** **JACQUELINE BOULLIARD**
JACQUELINE BOULAU **JACQUES FABBRI** **JEAN LAUGIER** **PHILIPPETIRY**
MICHEL BOULAU **ANDRÉ GILLE** **GILBERT MEUNIER** **ROSY VARTE**
CHARLES CHARRAS **JULIEN GUIOMAR** **GUY PIERAULD** **ANDRÉ WEBER**

1956 Antoine JULES Pierre-Aristide

BRÉAL -



1958 Renaissance LOPE DE VEGA

Claude SANTELLI -

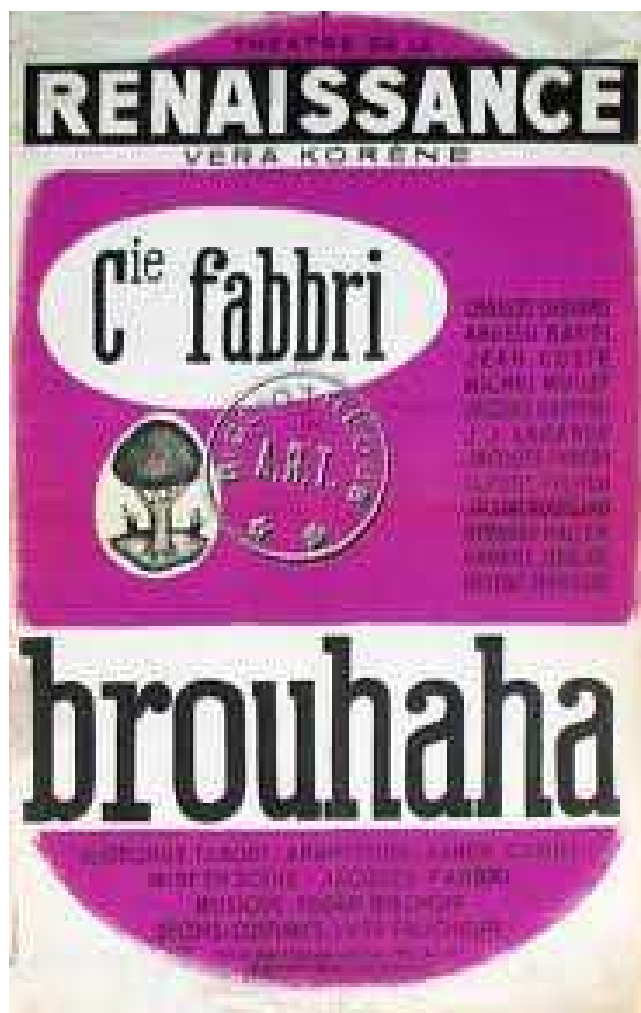
1961 Renaissance LA JUMENT DU ROI

Jean CANOLLE -



1961 Renaissance BROUHAHA George

TABORI -



1964 Paris - Théâtre L'AQUARIUM

Aldo NICOLAI -



1965 Paris - Théâtre L'ENVERS D'UNE

CONSPIRATION Alexandre DUMAS -

1968 Edouard VII L'ENLÈVEMENT

Francis VEBER -

1971 Fontaine PAUVRE FRANCE !

Ron CLARKE et B. BOBRICK -

1974 Œuvre LA BANDE À GLOUTON

André GILLOIS - Jacques FABBRI -



1976 Œuvre LE SCÉNARIO

Jean ANOUILH -

THÉÂTRE DE L'ŒUVRE
Directeurs : JACQUES HUBERT et PIERRE FRANCE

DANIEL GELIN **JACQUES FABBRI**

LE SCÉNARIO
de *Jean Anouilh*

Mise en scène de l'AUTEUR et de **ROLAND PIETRI**
Décor et costumes de **JEAN-DENIS MALCLES**

JEAN BARNEY **SYLVIE FAVRE**
ALEXANDRE GRECQ **SABINE AZEMA**
J. SIMON PREVOST **KARINE LAFABRIE**
JEAN AMOS **FLORENCE BLIN**

39 RUE DE CLERMONT - 75006 PARIS - TÉLÉPHONE : 33.1.42.21.10.00
TOUTES LES SOIRÉES - 8 H 30 - 10 H 30 - 12 H 30 - 8 H 30

1985 Fontaine ORPHÉE AUX ENFERS

Jacques OFFENBACH -

THEATRE FONTAINE

JACQUES FABBRI

LUIS REGO

OONA HODGES

ORPHÉE
aux
ENFERS

OPERA BOUFFON EN 4 ACTES DE

JACQUES OFFENBACH

Orchestration
REINHARDT WAGNER
Mise en scène chorégraphique
EVELINE DRACH

JEAN-PAUL BORDES
ISABELLE DUBY
FLORENCE DUMORTIER
JACQUES HAUROGNE
CLAUDE LOMBARD
MARIE-LAURE PINTON
JEAN-PAUL QUÉRET
PIERRE REGGIANI
CHRISTINE SIRTAINÉ



Decors **CHANTAL PETITOT**
Costumes **CRACHNIL**
Assistant à la mise en scène
PIERRE RICHY

LAURENCE TARTERET
VINCENT VITTOZ
BARBARA WILLAR
à l'orchestre
JACQUES DESCAMPS
FLORENCE HUET
ANTOINE PENOT
AGNÈS REVERDY
Dirigé par
REINHARDT WAGNER

MISE EN SCÈNE RENÉ DUPUY

DU MARDI AU VENDREDI À 20H30 - SAMEDI MAT. À 17H - SOIRÉE 21H15 - DIMANCHE MAT. À 16H - VEILLÉE LES DIMANCHES ET LUNDI SOIR
19 rue FONTAINE - Mairie PICASSO SAINT GONGUES - LOCATION THÉÂTRE et par TÉLÉPHONE 810 14 40 et 821622

1990 La Bruyère LE MALADE

IMAGINAIRE MOLIÈRE -



Pierre Aristide Bréal, l'auteur fétiche :

Pierre-Aristide BRÉAL est né le 31 mai

1905 à Janzé (Ille et Vilaine). Une

jeunesse sans histoire. Fils aîné d'un

médecin de campagne, il fait ses études au

lycée de Rennes. Déjà titillé par l'art

dramatique, il écrit à quinze ans une petite

pièce en vers Le prince charmant qui est

montée par une troupe d'amateurs, et

remarquée par la critique littéraire des

Nouvelles Rennaises.

Une fois le bachot passé, Monsieur Bréal -

son père lui assène la réplique

traditionnelle : « Fais, si tu veux, de la peinture ou de la littérature, mais aies d'abord un métier ». Pour pouvoir aller à Paris, le jeune homme choisit la chirurgie dentaire. Il arrive dans la capitale en 1926 afin d'y faire ses études.

Parallèlement, il donne des poèmes à diverses revues et fait partie d'un groupe de jeunes littérateurs et peintres. Comme bon nombre de ses futurs confrères, il privilégie, pour ses sorties théâtrales, le théâtre de l'Atelier. Charles DULLIN, alors, personnifie pour eux tous -

ACHARD, SALACROU, DURAN, PASSEUR

- le vrai théâtre, la nouvelle dramaturgie.

C'est donc tout naturellement qu'il porte

au maître en 1930, la pièce qu'il vient

d'écrire. DULLIN ne la retient pas, mais

accueille chez lui l'auteur en herbe qui va

pouvoir assister au travail des répétitions.

Mieux, il lui propose de faire partie du

Comité de rédaction de sa revue

Correspondance qui réunit SALACROU,

PRIEL, JOLIVET, MORVAN-LEBESQUE

et De RICHAUD. Breton bretonnant,

Pierre-Aristide a la chance que Jarl

PRIEL, le lecteur de DULLIN, soit breton lui-même, prête une attention particulière à la pièce d'un « pays », et la signale à DULLIN. Quelques mois plus tard, ce dernier annonce, pour ses Mardis de l'Atelier, deux pièces de BRÉAL : La maison heureuse et Copains. De son côté, Gaston BATY s'intéresse à Mirages. « Finalement, ces trois ouvrages n'ont pas été montés. Et je ne le regrette pas : ils n'y étaient pas bons... Mais l'attention de DULLIN et celle de BATY m'avaient donné espoir ».

C'est en 1935 que DULLIN monte la première pièce de BRÉAL Trois camarades, interprétée par Julien BERTHEAU et Claude GENIA. Trois garçons aux prises avec les difficultés matérielles, dont l'amitié risque d'être brisée, par l'arrivée d'une femme au sein de leur communauté, amitié qui s'en trouvera au contraire renforcée. L'auteur connaît là son premier succès. « Trois camarades, c'était la vie de bohème 1935. Nous avons eu un franc succès de presse. Ensuite, mon métier de dentiste,

nécessaire pour vivre, m'a évidemment mis un peu en marge du théâtre ; je n'en ai pas moins continué à écrire régulièrement. Je crois d'ailleurs que ce genre d'activité m'a été utile. Je suis un lent. Il me faut longtemps pour mûrir une idée de pièce ». Sa seconde pièce, écrite avec Marcel OGER, qu'il a rencontré à l'Atelier, Diable au cœur, sera créée le 18 juin 1942 au théâtre des Noctambules. Les auteurs reconnaissent qu'ils ne manifestent aucune prétention démesurée et qu'il ne s'agit que d'une fantaisie, d'un délassement. Il

s'agit en fait, d'un exercice d'élèves, tant pour les auteurs que pour les comédiens.

En 1945, OGER devient directeur du théâtre de Poche et crée *L'Absent*, de son ami BRÉAL, pièce dramatique inspirée par les événements que le pays vient de vivre. La pièce lui aura permis de rencontrer le comédien Louis ARBESSIER qui prendra connaissance quelques années plus tard d'Edmée, farce paysanne, remettra la pièce à Georges VITALY, jeune metteur en scène à l'avant-garde de la création, et qui monte la pièce au théâtre de la

Huchette , le 23 mars 1951. C'est un succès, et l'auteur remporte le prix LUGNÉ-POE.

Mais, fait plus notable, la rencontre entre l'auteur et Jacques FABBRI. Rencontre aussi importante pour les deux hommes que celles de ANOUILH-BARSACQ, GIRAUDOUX-JOUVET, SALACROU-DULLIN ou AUDIBERTI-VITALY. Et cette entente marquera d'abord chez BRÉAL un changement de ton. On peut penser que la personnalité énorme et généreuse de FABBRI a influencé BRÉAL

pour l'écriture des Hussards. « Pendant l'Occupation, dans mon village natal, deux soldats allemands ivres - morts , avaient failli créer un drame par leurs provocations. Une bagarre avait commencé entre eux et la population. Nous avions été en somme à la merci de la bêtise ».

La truculence de FABBRI, qui vient de créer sa compagnie, sa généreuse drôlerie, se sont trouvées tout naturellement à l'aise dans cette histoire de deux hussards français des armées du général BONAPARTE, en occupation dans une

petite ville lombarde. FABBRI a donné à la farce un mouvement irrésistible. Les Hussards, créée le 15 décembre 1953 au théâtre des Noctambules, connaît un très légitime succès et une presse unanimement élogieuse. La distribution comprenait, outre FABBRI, Rosy VARTE, Jacques GRELLO et un jeune comédien inconnu, Raymond DEVOS.

Les succès de Edmée et des Hussards à l'époque ne monteront pas à la tête de leur à l'auteur et ne lui donneront pas l'idée d'abandonner son cabinet dentaire.

P.A. BRÉAL poursuivra toujours son existence double. « J'ai réussi à maintenir dans ma vie une balance dont les deux plateaux sont en équilibre ». Ce Docteur Jekyll et Mister Hyde résume fort bien sa situation. « Je sais que j'ai un deuxième métier pour vivre. Cela me donne une tranquillité d'esprit. Je n'aurai jamais besoin de faire ce genre de travaux alimentaires qui dégradent les auteurs dramatiques. Par ailleurs, l'étude de la médecine, fut elle dentaire, m'a donné une grande connaissance du corps humain.

C'est tout de même important de savoir où est son cœur, son foie ? C'est merveilleux d'empêcher les gens de souffrir. C'est la plus belle chose du monde. Mais c'est exaltant de faire œuvre littéraire, de créer ».

En ce qui concerne sa pièce suivante, le succès ne sera pas au rendez-vous. Une fois de plus on aura fait mentir le proverbe « jamais deux sans trois », comme viennent de le constater ses confrères Marcel AYMÉ et BARILLET et GREDY avec leur troisième pièce. Il s'agit

de Jules, comédie farce créée le 20 février 1956 au Théâtre Antoine, qui conte l'aventure d'un mauvais garçon devenu honnête magistrat. C'est un tollé général de la part de la critique, mais si tous les articles reconnaissent unanimement l'échec, ils le font sans méchanceté, insistant surtout sur leur déception. « On peut se tromper, ça n'empêche pas les sentiments ». (Guy VERDOT). « FABBRI nous doit, et BRÉAL avec lui, une revanche ». (Georges LERMINIER). BRÉAL reconnaîtra : « Cet

échec a été très dur dans la mesure surtout où il a suscité une gêne entre FABBRI et moi, parce que nous ne devions plus être sûrs l'un de l'autre. J'ai été amené à récrire trois fois La grande oreille et FABBRI, qui l'avait dans ses cartons depuis 1959 ne s'est décidé à la jouer qu'en 1962 ».

En effet, La grande oreille, créée le 3 décembre 1962 au théâtre de Paris va marquer le retour au succès pour le tandem BRÉAL-FABBRI. Et même un très grand et légitime succès. C'est une pièce

comique sur un thème dramatique :

l'intolérance. L'auteur, qui fait évoluer ses

personnages à l'époque du Roi Soleil,

reconnaît qu'il suffirait de bien peu pour

que l'action se passât de nos jours :

l'essentiel est là, c'est-à-dire la haine que

nous portons consciemment ou

inconsciemment à ceux qui n'adorent pas

les mêmes dieux que nous. La plupart des

critiques font référence à *MOLIÈRE*. La

pièce se jouera une saison entière au

grand théâtre de Paris.

Le tandem auteur - metteur en scène
acteur se reformera en 1968 avec Les
Suisses, pièce créée en 1968 au théâtre
du Vaudeville (actuellement l'Européen) au
sujet de laquelle FABBRI évoque BRÉAL
dans le programme : « Personne n'écrit
comme BRÉAL. Personne n'ose écrire
comme BRÉAL. Personne n'ose faire des
pièces avec de bons sentiments, c'est trop
dangereux. Personne n'est cruel comme
lui, personne n'est tendre comme lui,
scandaleux comme lui, alors qu'il ne met en
scène ni pédéraste, ni sadique, ni drogué.

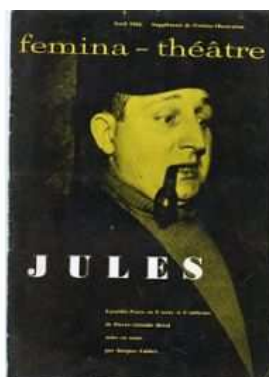
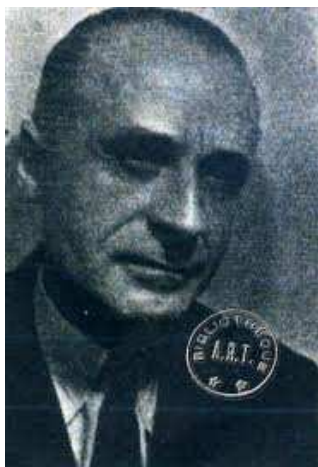
Personne n'est aussi naïf. Personne ne s'intéresse vraiment aux vrais héros de notre temps que sont les gens ordinaires comme vous et moi. Personne n'est aussi simple que lui et j'essaie de me glisser dans cette tendre intimité. C'est dire que BRÉAL et moi sommes un vieux couple. Parce que nous nous aimons ». C'est un très grand succès.

Il faudra attendre 1977 pour voir afficher une nouvelle pièce de BRÉAL, toujours montée par la Compagnie FABBRI : La Magouille ou la Cuisine française créée le

12 septembre 1977 au théâtre de
l'Œuvre. C'est, là encore, une fable
historique : un policier, apprenant le
débarquement de Napoléon au Golf Juan,
ne sait à quel saint se vouer. Le
malheureux, chargé du maintien de l'ordre
ignore où se trouve cet ordre car, en un
rien de temps, la France change quatre
fois de régime : l'empereur, le roi, de
nouveau l'empereur, derechef le roi.
L'action se complique du fait qu'elle se
déroule dans le logis de son frère, maître
de postes à Sisteron, un anarchiste.

La pièce est mollement accueillie par la critique qui se réfère avec indulgence et nostalgie aux précédents spectacles du duo BRÉAL-FABBRI. « Une fantaisie apparemment décousue » (Georges LERMINIER) « De la bonne humeur un peu forcée, hélas » (Pierre MARCABRU). « La pièce appelle les épithètes de creux et de balourd » (Dominique JAMET). La Magouille marquera la fin de la collaboration BRÉAL-FABBRI. C'en sera fini de l'auteur dramatique. Le dentiste aura le dernier mot pendant les

treize années suivantes. Pierre Aristide
Bréal s'éteindra le 30 juillet 1990, à
Sartrouville, près de Paris.



Extrait

Les Hussards

ACTE 1

*En Italie, en 1796, pendant la première
campagne de Bonaparte. Nous sommes
chez Joseph Lippi, drapier — quelque part
dans la milanaise. Au lever du rideau,
Marie Lippi, femme d'une cinquantaine
d'années, mesure une pièce de drap que lui
achète Mme Baglione. Assis sur le
comptoir, regardant la scène, Joseph Lippi
— grand et gras, la soixantaine — une
bouteille de chianti sur les genoux et un*

verre à la main.

Mme Baglione : Le curé dit qu'ils vont occuper toute la province.

Maria Lippi : Cinq..., six..., sept... (Elle continue à mesurer.)

Mme Baglione : Le curé dit qu'ils se conduisent avec la sauvagerie la plus effrayante. De vrais diables de l'enfer !

Joseph Lippi : Pour nous la guerre est finie, Madame Baglione ! Les Autrichiens n'ont pas voulu signer ! Qu'ils se débrouillent..., mais croyez-moi, qu'est-ce que les Français viendraient faire ici ?

*Milan est à plus de quarante kilomètres...
et, tenez, à Milan, je le tiens de César
Carotti qui a toujours de bonnes
informations, ma foi, à Milan, les Français
se conduisent très correctement. Ce qu'ils
prennent, ils le paient en bon argent...
comptant.*

*Mme Baglione : À Milan ! Et qu'est-ce
qui loge à Milan ? Les chefs, l'état-major,
mais dans les campagnes, qui va venir ?...
La troupe ! La racaille, Joseph Lippi ! De la
racaille ! Ils vous paieront votre bonne
éttoffe en assignats, qui n'ont même pas*

cours dans leur propre pays.

Joseph Lippi : À Milan, ils paient en or,

César Carolli me l'a affirmé.

Mme Baglione : En or ?

Joseph Lippi : En or !

*Mme Baglione : Eh bien ! moi, je tiens de
Raphaël Visenti, qui vient de rentrer de la
bataille, lui — pas comme vous ni comme
votre fils Pietro, il n'a pas eu peur de se
battre, lui —, eh bien ! ce qu'il raconte sur
la conduite de ces sauvages, c'est à faire
frémir. Et ils brûlent, et ils pillent, et sans
respect ni pour les églises, ni pour les*

*magasins, ni pour les femmes, qu'elles
soient vieilles comme moi ou jeunes comme
votre bru, et en tête de leurs régiments,
savez-vous qui marche ? La guillotine !*

Maria Lippi : La guillotine ! Santa Maria !

Mme Baglione : La guillotine !

*Joseph Lippi : Et moi, je tiens de César
Carotti que ce qu'ils prennent, ils le paient
en or. Ils entrent dans un magasin — César
Carotti a son père qui est cordonnier là-
bas, à Milan ! Ils entrent chez le père de
César. Des bottes, il en a plein deux pièces
grandes comme celles-ci... Ils les achètent*

*toutes. Ils signent un papier à César et le
lendemain — vous entendez, le lendemain
— César touche la somme en louis d'or à
l'hôtel de ville. Ont-ils marchandé ? Non.
Ont-ils regardé sur la qualité ? Pas plus. Et
César a gagné plus dans sa journée que
depuis les vingt ans qu'il travaille ! La
guerre, c'est la bataille, bien sûr, mais
c'est aussi vendre des bottes pour
chausser les soldats et du drap pour les
habiller, qu'ils soient amis ou ennemis.*

*Mme Baglione : Eh bien ! moi, le temps
de faire des culottes à tout mon monde,*

hommes et filles, on selle les chevaux, on attelle les carrioles et on quitte la ferme.

Maria Lippi : Abandonner votre ferme !

Mme Baglione : Le bétail, on le poussera devant, et jusqu'à Naples, chez mon cousin Leone. Voilà où nous irons.

Joseph Lippi : Si les Français le veulent, ils seront avant vous à Naples, croyez-moi.

Mme Baglione : Eh bien ! grâce à Dieu, Leone a des bateaux pour son commerce, et jusque chez les Arabes nous irons, mais nos filles ne leur verront pas la face, à ces Français... moi vivante ! Si vous restez,

*Joseph Lippi, je vous le prédis, ils pilleront
votre magasin, ils violeront votre bru et
même Maria Lippi, votre épouse...*

Maria Lippi : Madame Baglione !...

*Mme Baglione : J'ai soixante-dix ans et
j'ai vu bien des malheurs, et ma grand-
mère a vu les Espagnols, alors !... L'homme
le plus doux dans son ménage, quand le
voilà parti pour la guerre, à quoi rêve-t-il ?
À profiter de tout tant que Dieu le laisse
en vie et à profiter sauvagement,
gloutonnement en jouant du sabre et du
fusil, s'il lui est nécessaire de prendre son*

plaisir par la force. Ils vous fusillent, vous et tous les gens du village, si votre tête ne leur revient pas. Dans ma famille on a connu toutes les invasions, depuis Hannibal et, ma foi, qu'ils soient Carthaginois, Espagnols, Autrichiens ou Français, pour moi, c'est du pareil au même, et il y a eu assez de bâtards dans ma famille pour que mes filles et mes petites-filles n'en ajoutent pas un qui soit de sang français.

Joseph Lippi : Et qui les commande, ces Français, Madame Baglione ? Un des nôtres tout de même. Il est Italien ce

petit Buonaparte, il faut y penser !

*Mme Baglione : S'il est Italien, alors
pourquoi ne va-t-il pas à la tête de nos
troupes se battre en France contre les
Français ?*

*Joseph Lippi : Peut-être que nos
troupes, elles n'y tiennent pas tellement,
Madame Baglione... et puis ce sont les
secrets de la politique. Il est Italien et il
se bat contre les Italiens. Réfléchissez.
Ce n'est pas sérieux. C'est pourquoi, moi,
je ne crois pas que ce soit une vraie
guerre, Madame Baglione, et César Carotti*

pense comme moi. D'ailleurs à Milan toute la fine fleur de notre aristocratie et de notre bourgeoisie, elle leur fait le sourire aux Français ! Alors ? Tout cela n'est pas sérieux. D'ailleurs, la preuve ? Notre armée s'est-elle vraiment battue ? Non... Réfléchissez... En trois jours les Français sont aux portes de Milan. Si notre armée avait voulu se battre, mais nous serions au cœur de la France — pour le moins — Madame Baglione ! Rappelez-vous César, pas Carotti, Jules le Grand César. Nous avons rompu le contact parce que nous

avons compris que ce n'était pas sérieux.

Qu'il se batte avec les Autrichiens, le

Bonaparte, d'accord, ça se comprend. Mais

avec nous ?... Pourquoi se battrait-il avec

nous, Italiens comme lui ? Madame

Baglione, réfléchissez !

(Entre Raphaël Visenti.)

Raphaël : Votre cheval a cassé sa bride,

Madame Baglione, et si je n'avais pas été

là, il rentrait sans vous à la ferme.

Mme Baglione : Raphaël Visenti, toi qui

as été te battre, raconte-leur ce que tu as

vu.

Raphaël : À la guerre, vous savez, on ne voit pas grand-chose, mais la balle qui m'a frappé la jambe, je l'ai bien sentie.

Mme Baglione : Mais dans les villages, raconte-leur...

Raphaël : Les villages où l'on se bat, vous savez, ce n'est pas beau... La troupe qui vient défendre le village, elle pille parce qu'en cas de retraite il ne faut rien laisser à l'ennemi..., et l'ennemi, lui, quand il entre dans le village, il pille ce qui reste... et quand il ne trouve pas assez, il se fâche et il met le feu, et les hommes et

*les femmes qui sont restés, ma foi, tant
pis pour eux.*

Joseph Lippi : Tu as vu ça, toi ?

Raphaël : J'ai vu ça, oui.

Maria Lippi : Santa Maria ! quelle honte !

Raphaël : Ma foi, l'armistice est signé,

*Maria Lippi, et ma jambe va déjà mieux, et
si Mme Baglione me reprend comme valet
quand elle ira tout à fait bien, alors je
faucherai le blé comme auparavant... et ma
guerre sera oubliée...*

*Mme Baglione : Et les femmes, dis-leur
ce qu'ils font aux femmes.*

Raphaël : Aux femmes... Ma foi, je n'ai pas assisté, mais celles qui m'ont raconté en tremblaient encore..., ça c'est vrai !

Maria Lippi : Joseph, il faut s'en aller.

Joseph Lippi : Laisser la marchandise !

Ils paient en or à Milan. Et s'ils paient en or à Milan, pourquoi veux-tu qu'ils ne paient pas en or ici ?

Maria Lippi : S'ils faisaient du mal à

Elisa, j'en mourrais, Joseph !

Joseph Lippi : Sommes-nous encore en guerre ? Non. L'armistice est signé. Et puis ils ne viendront pas ici... Personne ne

songe à se battre ici, voyons, ni à se révolter contre eux. Notre revanche sera de leur vendre cher ce qui est bon marché et de leur vider le porte-monnaie jusqu'au dernier liard.

Mme Baglione : Ma foi, faites à votre guise, mais quinze fois ils ont violé la même femme, n'est-ce pas, Raphaël Visenti ?

Raphaël : Quinze fois, c'est beaucoup peut-être, mais deux ou trois fois, oui, et celles qui me l'ont raconté en tremblaient encore. De vrais diables, Joseph Lippi, de vrais diables, avec des dents comme des

*loups et des yeux qui luisent comme la
lame du sabre, et qui vous emportent dans
leurs bras à travers champs et qui vous
versent contre le talus et qui vous font
subir l'outrage, que vous n'avez pas le
temps de vous apercevoir de ce qui vous
arrive. Voilà ce qu'elles disent, les
femmes, et elles en tremblent encore en
le disant.*

Maria Lippi : Santa Madona !

*Raphaël : Bien sûr, si j'étais marié ou
fiancé, je prendrais la fille, la mettrais sur
le mulet ou le cheval ou dans la carriole, et*

en route vers le sud.

*Joseph Lippi : Allons donc, l'armistice,
c'est l'armistice ! Dans le combat, bien
sûr, pas de quartier. C'est la loi de la
guerre, on la connaît comme les autres.*

*Mme Baglione : Et où l'aurais-tu
apprise, Joseph Lippi ?*

*Joseph Lippi : Et les livres, Madame
Baglione ? Est-ce qu'on ne peut pas
s'instruire dans les livres ?*

*Raphaël : Vers le sud, voilà où j'irais si
j'étais marié !*

Joseph Lippi : Et si les Français vont

vers le sud, qu'est-ce que tu fais ?

Raphaël : Je vais encore plus loin dans le sud.

Joseph Lippi : Et devant la mer, qu'est-ce que tu fais avec tes ballots et ta marchandise et ton étoffe qui se perd d'être traînée sur les routes ? Hein, qu'est-ce que tu fais devant la mer ?

Raphaël : II y a des bateaux... J'en prends un...

Joseph Lippi : Et tu vas t'empaler sur le premier rocher venu et tu coules avec ta marchandise...

Raphaël : Et nager, on ne peut pas, non ?

*Joseph Lippi : Et tous tes velours
perdent leur couleur d'avoir été trempés
dans la mer, et ta finette et ton drap et
ta satinette et ta cheviotte..., et te voilà
ruiné et en passe de mourir noyé. Belle
avance !*

*Mme Baglione : Maria Lippi, ma foi.
faites a votre convenance, mais s'ils
emprisonnent Pietro, votre fils. et ri
l'honneur d'Elisa, sa gentille femme, ils le
prennent, tant pis pour vous. Je vous
aurais donné le bon conseil. Viens, Raphaël,*

porte les paquets dans la voiture et reconduis-moi a la ferme. La jument a le pied vif et j'ai les mains lentes. En venant, elle a failli me verser deux fois... Et si le cœur t'en dit, je t'emmène à Naples avec nous.

Raphaël : Ma foi, je n'osais pas vous le demander, Madame Baglione, mais Naples, voyez-vous, c'est une ville où j'ai plus d'un souvenir et j'aurais plaisir à la revoir.

Mme Baglione : Et puis il peut y avoir des brigands sur les routes. Tu sais tenir un fusil, tu peux nous être précieux.

Raphaël : Un fusil, sûr que je sais le tenir. Et si les Français n'avaient pas été des diables sortis de l'enfer, sûr. nous les aurions battus, mais plus on tirait, plus il en venait. Ils levaient devant nous comme une moisson de sorcière, et j'en avais les mains noires de poudre et mon fusil était plus chaud qu'une braise et j'en avais les bras cassés. Bourre..., épaupe..., tire... bourre..., épaupe..., tire, et j'en ai encore la marque de la crosse, là, regardez... On est cerné, qu'on crie, on est cerné, et me voilà dévalant la colline avec les autres,

*culbutant dans les ornières et dans les
ronces et on se retrouve en bas le cœur à
bout de course dans la poitrine... Le temps
de reprendre son souffle et il faut courir
et encore courir. C'est la guerre, et les
diables qui vous poursuivent et vous
canardent comme de la volaille. C'est la
guerre !*

Maria Lippi : Santa Madona !

*Joseph Lippi : Qu'ils tirent sur les
Autrichiens, je le comprends, mais
pourquoi, sur nous ? Qu'est-ce qu'on leur a
fait. aux Français, veux-tu me le dire,*

*Raphaël ? Qu'est-ce que je leur ai fait,
moi, et toi, hein ?*

*Raphaël : Si la réquisition ne m'avait pas
fait marcher au canon, sûr que j'aurais
mieux aimé rester au village. Mais la
réquisition me dit : Marche, et j'ai
marché, et j'ai fait mon lion comme les
autres et j'ai chargé et j'ai déchargé le
fusil, et j'ai gagné ma blessure sans même
voir le diable qui me tirait dessus !*

*Mme Baglione : Des diables, voilà le vrai,
Raphaël, le curé le dit aussi, pour moi cela
me suffit. Le diable, les filles ne doivent*

*pas le regarder en face ou elles peuvent
devenir stériles pour le reste de leurs
jours, et je veux avoir des petits-enfants.*

*Raphaël : Avec ces diables-là, Madame
Baglione, la stérilité, il n'y a pas à
craindre, c'est plutôt son contraire !*

*Mme Baglione : Tu plaisantes les
malheurs de ta patrie, monstre, je ne veux
plus te voir. Adieu, et que les Français
vous pillent et vous embrochent et vous
encornent. Moi je suis une Italienne de la
bonne race et j'irai aussi loin qu'il faudra,
mais le Bonaparte aura beau courir, ses*

*jambes ne seront jamais assez longues
pour me rattraper.*

*Raphaël : Madame Baglione, Madame
Baglione...*

(Elle sort, il la poursuit.)

*Maria Lippi : Et les enfants qui ne sont
pas rentrés !*

Joseph Lippi : Bah !

*Maria Lippi : Sa blessure tout de même
il l'a eue, sa blessure, et la marque où il
mettait le fusil ! Et la bataille... courir...,
encore courir. Moi. le froid me montait au
coeur en l'entendant parler. La paix est*

*signée, bien sûr, mais les Français se
battent encore contre les Autrichiens, et
le droit de réquisitionner chez nous tout
ce qu'ils voudront, qui leur refusera ? Et
sur César Carotti qui prétend qu'ils paient
en or, sais-tu ce qu'on m'a raconté ce
matin... Qu'il avait tout déménagé son
magasin pendant la nuit et qu'il préparait
ses charrettes pour partir !*

Joseph Lippi : En or, il me l'a dit.

*Maria Lippi : II a peut-être eu d'autres
nouvelles de ses fournisseurs de Milan.*

Bien sûr. au début pour amadouer et taire

*sortir la marchandise, les Français ont
peut-être payé en or, mai- la marchandise
sortie au grand jour, ils ont changé l'or en
assignats.*

*Joseph Lippi : Tu as du raisonnement,
ma femme, et ça pourrait bien être vrai.
Avec ces damnés, il faut s'attendre à
tout. Mais enfin, c'est hier qu'il m'a dit
cela. En or Joseph Lippi... en or... Je vais
faire un saut jusque chez lui, je veux en
avoir le cœur net.*

(Entre César Carotti.)

César Carotti : Joseph Lippi, il faut partir.

*Joseph Lippi : Partir, César Carotti !
Hier tu me dis qu'ils paient en or et
aujourd'hui il faut partir.*

César Carotti : Dans la nuit — j'étais couché bien tranquille — on frappe. Je me sentais bien dans ma chaleur, je ne bouge pas. On frappe a en fendre les volets. Ma femme prend peur et moi pas rassuré non plus. « Qui frappe à me tirer du lit en plein sommeil ? » que je dis. Et je reconnais la voix d'André Magnani, un représentant de

mon fournisseur de Milan. « César Carotli, qu'il me dit, vous être un bon client et du cuir, je vous en ai vendu plus qu'aux cent autres cordonniers de la région, je n'ai pas voulu passer près de chez vous sans venir. Je m'en vais avec ma femme et mes filles et ma mère à Sienne où j'ai des cousins. » Et je m'avance sur la rue et je vois la voiture et le cheval et des têtes sous des couvertures et deux enfants endormis. « Ça va mal avec les Français, qu'il reprend, et les voilà qui raflent tout et sans payer rien. Du papier qu'ils donnent avec des

signatures que tu ne connais pas. Videz la boutique et partez, qu'il me dit encore, parce que, dans les villages où ils n'ont rien trouvé, ils se sont fâchés..., et quand ils se fâchent, il n'y a pas pire... »

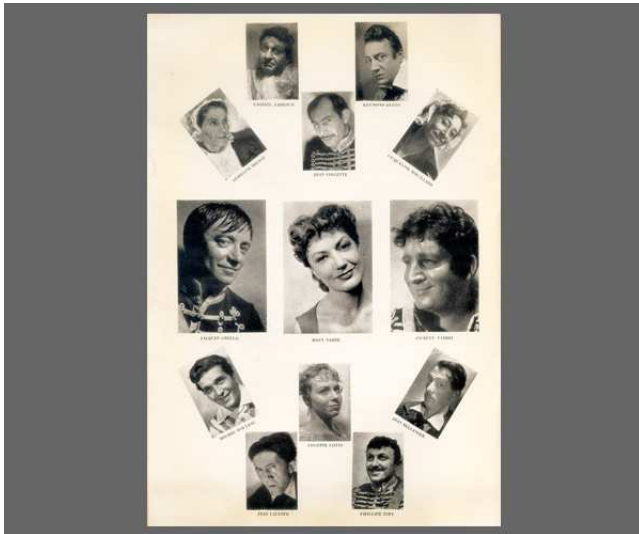
Maria Lippi : Santa Maria !...

César Carotti : Et le voilà qui remonte en voiture et qui fouette son cheval si fort que tous les ressorts en ont crié comme si tu les sciais par le milieu. « Ferme la porte, que me dit ma femme, tu vas prendre froid. » Mais je tremblais si fort que la serrure, je ne la trouvais plus, et

*que voilà ma femme qui tombe à genoux et
qui pleure à s'en fendre la poitrine. Holà,
que je crie, mes bottes, ils ne les auront
pas, et jusqu'au petit jour on a chargé les
charrettes sans prendre même le temps
de passer quelque vêtement par-dessus la
chemise. C'est fini. Je pense à toi et je te
dis : Pars, Joseph Lippi. Moi, je vais à
Salerne où le père de ma femme a des
vignes. Vendre des bottes là-bas ou ici,
c'est toujours vendre des bottes. Allez,
salut ! La famille m'attend. Bonne chance !*

(Il est sorti.)

*Joseph Lippi : César ! Eh ! César !... Les
étoffes, les étoffes, qu'on empile les
étoffes... Maria... Pietro... Elisa... Cosirna...,
empilons... empilons...*



N'oublions pas la télévision :



Schulmeister, l'espion de l'empereur est une série télévisée française en 13 épisodes de 52 minutes, écrite par Jean-Claude Camredon, réalisée par Jean-Pierre Decourt et diffusée entre le 23 décembre 1971 et le 15 avril 1974 sur la première chaîne de l'ORTF. Cette série d'aventures qui a pour cadre l'époque de l'Empire, met en scène un héros du nom de Schulmeister qui, de la Hollande à la Suisse en passant par l'Angleterre ou l'Autriche, déjoue de nombreux complots.

Quelques épisodes :

1. Le maître d'école : Savary, aide de camp du premier Consul, prépare la visite de son chef à Strasbourg. La police arrête Joliet, courrier des émigrés, qui avoue l'objet de sa mission : prendre contact en ville avec un certain "maître d'école". L'ennui, c'est que des Schulmeister (maître d'école), il y en a 150 à Strasbourg. L'un d'eux est suspect en tant qu'ancien contrebandier. Le courrier Joliet le reconnaît, pour sauver le vrai, mais il se proclame bonapartiste et offre de trouver lui-même les vrais coupables. Savary accepte et

organise une fausse évasion. Avec Hammel, un de ses amis, Schulmeister s'introduit au cœur du complot et reconnaît dans celui qui donne les ordres son propre cousin, Neubacher, le vrai "maître d'école".



2. Le petit matelot : Première mission officielle de Schulmeister : retrouver en Angleterre et ramener en France un agent précieux dont on croit la vie menacée : la

comtesse de Fréville. La femme de Schulmeister, Suzel, manque d'enthousiasme et trouve que son époux, jusqu'ici paisible, se lance dans une bien étrange entreprise. En fait, l'équipée commence mal. Au lieu d'enlever la vraie comtesse, Schulmeister se laisse bernier et ramène à Paris une certaine Arabella dite "Petit Matelot", Française passée au service des émigrés. La vraie comtesse est conduite à la Tour de Londres, condamnée à mort. Démasquée, Arabella s'enfuit et Fouché, qui lutte contre la police parallèle

de Savary, marque un point. Arabella s'est introduite chez les lingères de l'impératrice à La Malmaison et envoie des messages à ses chefs. Comment les intercepter ? C'est la femme de Schulmeister qui a un jour l'idée de regarder de plus près les broderies d'Arabella... Capturée, Arabella est échangée contre la comtesse de Fréville, mais ne quitte pas la France sans rendre hommage au caractère chevaleresque de Schulmeister.



3. Schulmeister contre Schulmeister :

Schulmeister accompagné du Général

Savary rencontre son ami Hammel pour

effectuer une mission auprès des armées

françaises occupant l'Autriche. Une

insurrection est à craindre soutenue par

une société secrète le "Tugenbund".

Schulmeister infiltre les conjurés et

assiste à l'une de leur réunion pendant que

Hammel se fait passer pour lui auprès des Autrichiens. Les nobles familles de Westphalie veulent aussi chasser les Français. Le Tugenbund organise un attentat contre le commissaire impérial, mais Schulmeister réussit à le déjouer tout en gagnant la confiance des membres de la société. Dénoncé, il est arrêté par les officiers wesphaliens qui lui exposent un plan d'union avec le Tugenbund pour renverser le roi Jérôme frère de Napoléon. Le complot échoue et la situation en Westphalie s'apaise.



4. Au pays de l'eau tranquille :

Schulmeister et son ami Hammel se rendent en Hollande pour reconstituer le réseau de soutien au roi Louis, frère de Napoléon, menacé par les services de contre espionnage anglais. Il rencontre le général Monnet et le roi Louis lui-même, mais ce dernier ne veut pas engager

l'armée hollandaise dans de sanglants combats. En se servant de la signature du roi, il rédige un faux message demandant aux troupes de repousser le débarquement anglais. Après la victoire, il obtient le pardon du roi Louis.



5. Les lys blancs : Conduite par le comte de Beaumont et avec le soutien de

l'Angleterre, une insurrection contre l'empereur Napoléon se prépare en Normandie. Des armes sont cachées partout dans la province, enterrées sous des bosquets de lys blancs. Schulmeister et son ami Hammel sont chargés de les découvrir et de déjouer le complot.



6. La conspiration Malet : Savary est devenu ministre de la police en remplacement de Fouché et l'ancien contrebandier Hammel est commissaire. Une bonne part de la sécurité de l'Empire repose sur les épaules de Schulmeister. Mauvaises nouvelles de Russie. Malaise en France. Schulmeister se méfie des généraux Lahorie et Malet qui conspirent... depuis 10 ans ! rappelle Savary, donc c'est sans grand danger. D'ailleurs, Lahorie serait en Amérique... Schulmeister, lui, pense qu'il se cache, en France même,

chez Mme Hugo. Visite de courtoisie chez
Mme Hugo. Une pipe traînant sur une table
confirme Schulmeister dans ses soupçons.
Négligée par son mari, le général Hugo,
l'épouse est devenue la maîtresse de
Lahorie et le cache dans son château.
Malet, lui, se trouve en résidence (mal)
surveillée dans une maison de santé. Il
reçoit beaucoup et prépare un compromis
politique entre royalistes et jacobins qui
faciliterait un coup d'État militaire. Tout
le personnel de la maison est acheté... sauf
Hammel, qui joue aux cartes et renseigne

Schulmeister. Malet, personnage inquiet et violent ronge son frein, car Lahorie ne semble pas décidé à risquer le coup d'État immédiatement. Son concours est indispensable car son prestige reste grand dans l'armée. Schulmeister décide de jouer sur ce hiatus ouvert entre les deux hommes.



7. Un village sans importance : Le général Mack, chef des armées autrichiennes est installé dans la ville d'Ulm. Il est décidé à en sortir pour anéantir l'armée de l'Empereur. Schulmeister, par un de ces stratagèmes dont il a le secret, va obtenir la capitulation de l'armée autrichienne. Empruntant l'identité d'un ennemi de Napoléon, il se tient au courant de tous les plans autrichiens. Pendant ce temps, sous la conduite du lieutenant Hammel, un groupe de têtes brûlées se fait passer pour l'avant-garde de la Grande Armée.

Ces douze hommes font croire aux
Autrichiens que Napoléon est tout
proche...



8. La dame de Vienne : Napoléon s'apprête
à occuper Vienne. Cependant, le chef des
services secrets prussiens, Grüner met
sur pied un plan pour tuer l'Empereur. Une
comtesse autrichienne est chargée de

l'approcher et de le tuer avec une épingle à cheveux empoisonnée. Schulmeister va tenter de faire échouer l'entreprise. Empruntant l'habit et l'identité d'un moine italien, il pénètre jusqu'au Conseil autrichien et parvient à gagner la confiance de Grüner qui lui révèle son plan criminel. Mais Schulmeister est démasqué.



9. L'affaire Adams : Schulmeister et sa femme s'installent au chateau du Piple offert par l'empereur en remerciements de ses services. Derrière le mur d'une cave, il découvre le cadavre d'un inconnu déposé intentionnellement pour déclencher une enquête de Schulmeister et de son ami Hammel. Ils vont mettre à jour une manipulation orchestrée par le représentant de la Prusse destinée à perturber les entretiens secrets entre Fouché et Sir Horace le représentant de l'Angleterre.



10. Un coup pour rien : Un chalet en Suisse. Une Walkyrie, vêtue en amazone, qui fume le cigare. Des caisses mystérieuses contenant des engins inconnus. Il n'en faut pas plus pour alerter les services secrets prussiens et français. Mais, alors que Güner, le prussien, est sur le point d'arriver, Schulmeister est cloué

au lit avec une forte fièvre. Le fidèle Hamel va remplacer l'espion de l'Empereur. Il pénètre en Suisse et s'arrange pour que l'étonnante Walkyrie le fasse prisonnier. Malheureusement, au lieu de percer le secret des caisses mystérieuses, le brave Hamel devient l'amant et le jouet de la blonde Bertha. Celle-ci, héritière des inventions de son père, détient le prototype d'une machine à tuer très perfectionnée : en l'occurrence, le premier modèle (supposé) d'une mitraillette moderne...



11. L'espion du Tsar : L'empereur

Napoléon prépare la campagne de Russie.

Pour équiper son armée, il a besoin de

faire fabriquer rapidement 32 000 copies
des cartes d'état major de l'empire russe.

De son côté, le Tsar a envoyé en France un
espion Tchernitechef, pour découvrir les
plans des opérations militaires françaises.

Shulmeister lui fait une proposition approuvée par l'empereur : les cartes russes contre les plans français qu'il est allé lui même voler au ministère de la guerre. Tchernitechef accepte. L'échange a lieu mais les plans fournis ont été trafiqués afin de tromper le Tsar sur les futurs déplacements des troupes de Napoléon.



12. Avant les 100 jours : Louis XVIII est au pouvoir en France. Schulmeister est allé voir Napoléon à l'Ile d'Elbe. Fouché le fait arrêter à son retour et lui demande de ne pas encourager l'empereur à rentrer en France car lui-même il veut porter au pouvoir le duc de Reichstadt et devenir le Régent. Cependant, Sir Horace Mills pour l'Angleterre, Tchernitechef pour la Russie et Grüner pour la Prusse s'entendent secrètement pour manipuler l'entourage de Napoléon et l'encourager à revenir en France afin de mieux l'anéantir. Le piège

est prêt.



13. Après les 100 jours : L'empereur est à Sainte-Hélène. Tout est fini pour lui, mais il reste en France une "bombe vivante" : Schulmeister, espion de Napoléon pendant quinze ans, dépositaire de tous les secrets de cette époque. Les vainqueurs sont bien décidés à désamorcer cette bombe, chacun à sa manière. Celle de

Tchernitcheff est expéditive : l'espion du
Tsar envoie ses cosaques au château de
Schulmeister pour tout y détruire. De
justesse, Hammel sauve son épouse
Adeline et Suzel. Fouché les fait suivre,
espérant, grâce à eux retrouver
Schulmeister, qui, caché chez Cambronne,
attend les siens pour s'embarquer pour
l'Amérique. Mais Grüner veille. Il tend une
embuscade à l'ex-commissaire impérial.
Schulmeister, blessé, réussit à s'enfuir et
c'est en compagnie de membres de
l'ancien commando d'Ulm qu'il retrouve

Suzel, Hammel et Adeline. Une troupe de
saltimbanques les accueille.

Distribution

Jacques Fabbri : Schulmeister

Geneviève Fontanel : Arabella

Roger Carel : Hammel

Andrée Boucher : Suzel

Geneviève Casile : la baronne

François Chaumette : le baron

Jean Piat : Beaumont

Pierre Hatet : Gruner

Georges Descrières : le roi Louis

William Sabatier : Savary

Nadine Alari : Mme Hugo

Henri Virlojeux : Fouché

Philippe Nicaud : général Lahorie

Quelle distribution !!!



Qui était Schulmeister ?

Charles Louis Schulmeister (Karl Ludwig Schulmeister), né le 5 août 1770 à Neue-Freistett dans le pays de Bade et mort le 8 mai 1853 à Strasbourg-Meinau, est resté célèbre pour sa carrière d'espion à la solde de Napoléon Ier.

Il est fils d'un sous-intendant qui le fit entrer à 15 ans comme cadet dans les hussards de Conflans qu'il quitte presque aussitôt pour terminer ses études. En 1788, il est actuaire (secrétaire chargé de rédiger des actes publics) au baillage de

Kork, sur la rive droite du Rhin. Il n'y reste que peu de temps et se livre ensuite à l'agriculture. En 1792, il se marie à la fille du directeur des mines de Sainte-Marie-aux-Mines. Profitant des troubles en France, il se livre à la contrebande, activité à la fois rentable mais dangereuse. Il la pratique à une grande échelle, fondant ainsi le début de sa fortune. En 1800, il ouvre une manufacture mais ses activités de contrebandier le mènent à des activités d'espionnage sur le Rhin et en Allemagne de manière

sporadique. Ce n'est qu'en 1804 qu'il s'y livre de manière exclusive.

Schulmeister est présenté à Paris en 1804 par l'aide de camp Jean Rapp, un compatriote, à Napoléon. Il y reçoit un grade dans l'armée et est attaché à Savary. Fin, rusé, et totalement dévoué à Napoléon, Schulmeister devient l'un des plus habiles et discrets agents de la police impériale. Il est ainsi chargé de missions de confiance restées mystérieuses.

Au début de la campagne de 1805, alors que le général autrichien Karl Mack est

assiégé dans Ulm, il y pénètre par une poterne sous un déguisement et rencontre Mack à plusieurs reprises. Ces rencontres seraient à l'origine de l'inexplicable capitulation de Mack après la bataille d'Ulm. Dans une autre mission, il est capturé par les Autrichiens qui envisagent de l'exécuter mais il parvient à s'échapper. Son audace va jusqu'à participer à un conseil de guerre en présence de l'empereur d'Autriche, après avoir soudoyé un général autrichien... Après la prise de Vienne, Napoléon le

nomme commissaire général de la police de la ville, où il assure l'ordre et la tranquillité pendant toute l'occupation avec des effectifs très faibles. Après le traité de Presbourg en 1805, il achète le domaine de la Canardière à Meinau, au sud de Strasbourg, où il se retire.

La campagne de Prusse le rappelle à l'armée où il reçoit le commandement d'un petit corps d'avant-garde composé d'une partie du 1er régiment de hussards et du 7e chasseurs à cheval. Après la bataille de Warren, il reçoit l'ordre de poursuivre le

général Usedom puis de s'emparer de
Wismar. Escorté de sept hommes, il prend
la ville de nuit en faisant prisonniers une
quinzaine d'officiers et une centaine
d'hommes composant la garnison de la
ville. Attaqué par un escadron de
hussards, il parvient à les repousser. Le
lendemain, Savary, à la tête de cinquante
hommes et d'une bonne artillerie, marche
contre le corps d'Usedom fort de trois
mille hommes qui se rend presque sans
combat. De Wismar, Schulmeister
s'empare, avec vingt-cinq hussards, de

Rostock où il trouve dix-huit navires dans le port. La ruse, la séduction qu'il déploya dans d'autres cas semblables furent déterminant, plus que la force brute. Il participe au siège de Dantzig et après la capitulation de la ville, il rejoint la Grande Armée pour la seconde campagne de Pologne. Il est sous le commandement de Savary à la bataille de Friedland. Au lendemain de l'occupation de Koenigsberg, le 16 juin 1807, il est nommé commissaire général, fonction qu'il remplit jusqu'au traité de Tilsit. A l'entrevue

d'Erfurt (27 septembre - 14 octobre 1808), il est chargé de la sécurité des deux souverains. Après la reddition de Vienne, le 15 mai 1809, Andréossy, nouveau gouverneur de la ville, reçoit l'ordre de Napoléon de former « un comité de police, composé de trois membres, un de l'ancienne police, un Français et un autre, qu'on nommera ». Andréossy propose de nommer « M. Schulmeister commissaire général du comité de police ». Ainsi, le 18 mai 1809, la police lui en est une seconde fois confiée,

tâche qu'il assume avec modestie, sagesse et talent. A la paix de Vienne, il se retire officiellement à Strasbourg mais continue ses activités secrètes par de fréquents voyages à l'étranger sous le couvert de ses affaires.

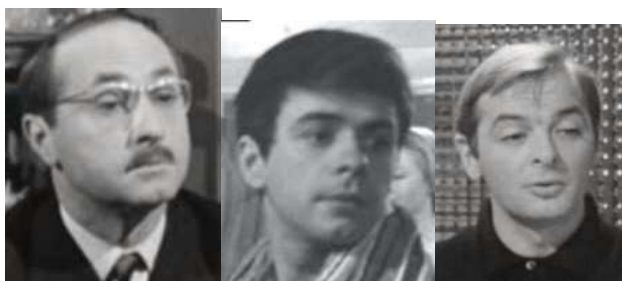
Sous la Première Restauration, il maintient ses contacts actifs et complète au retour de l'Empereur. Après le 20 mars 1815, il effectue encore des missions pour l'Empereur pendant les Cent-Jours. Mais cela lui vaut d'être remarqué par les puissances du Congrès de Vienne qui le

mettent sous surveillance. Au cours d'un de ses voyages, Blücher le fait arrêter par ruse le 27 juillet 1815. Il est mis en prison pendant quelques mois mais l'instruction judiciaire dont il est l'objet est finalement abandonnée. Libéré, il rentre à Paris et partage désormais son temps entre Paris, Strasbourg et la campagne. Il organise des fêtes somptueuses dans son domaine de Boissy-Saint-Léger, où il meurt. Il est enterré au cimetière Saint-Urbain de Strasbourg.

Les Sept de l'escalier quinze B (1967) un
Feuilleton de 25 épisodes de 13' réalisé
par Georges Régnier avec notamment
André Gille, Gérard Lartigau, Jacques
Fabbri, Jacques Balutin, Bernard
Lavalette, Jean Parédés, Yvonne Clech,
Amarande...

Une bande de voisin, font tous les
concours qui paraissent dans le journal,
dans lequel il faut réussir des épreuves
plus ou moins loufoques ? . Epreuves aux
quelles la joyeuse bande échouait
lamentablement

Excellent feuilleton dans l'esprit des films
de Robert Dhéry, le scénario est de Jean
Paul Rouland et Claude Olivier.





Enfin le cinéma :



Edmée, accorte paysanne au sang chaud,
épouse Léon Clotier, un gringalet niais pour

l'héritage de sa tante, Léontine. Excédée d'attendre après dix ans, Edmée veut tuer Léon avec l'aide de Theodore, le garçon de ferme son amant, puis ayant échoué, celui-ci avec l'appui de Léon. Le brigadier de gendarmerie, Philogene, les sauves...



Nouvelle adaptation des aventures du naïf
Crainquebille, sympathique marchand de
quatre-saisons, qui après quinze jours de
prison ne retrouve plus sa clientèle
habituelle et n'a plus qu'une idée en tête,
réintégrer sa cellule, du moins jusqu'à ce
qu'il rencontre un garçonnet malheureux
qu'il va prendre en affection et en
protection...



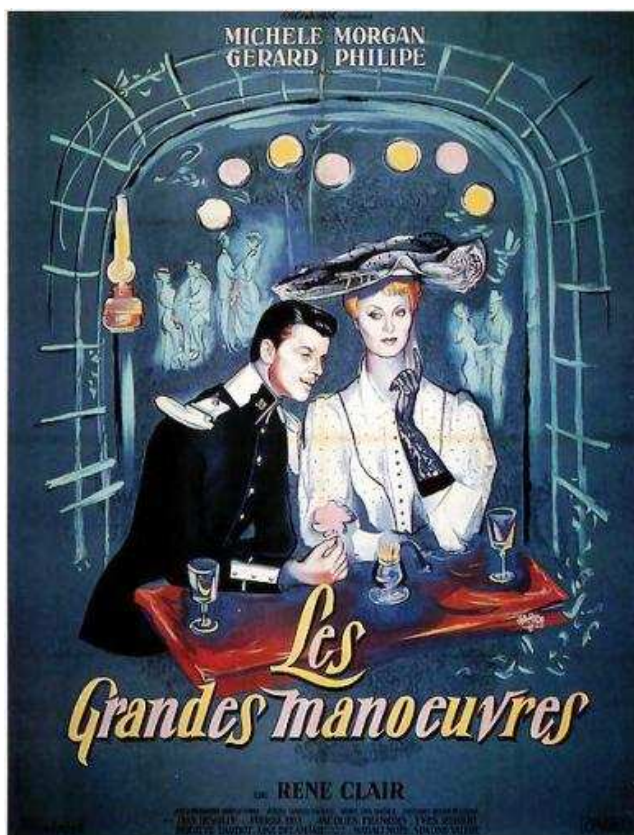
Prisonnier à l'Oflag XIII en 1945, Morand a caché son état d'ancien prêtre à ses camarades de détention, avec l'aide du père Mascle, aumônier du camp. Mais ce dernier va mourir. Morand lui donne l'extrême onction, révélant ainsi son secret. Son acte déclenche l'hostilité de ses compagnons...



Puisque le maire lui refuse la main de sa fille Isabelle, Cadet part pour faire fortune. Il rencontre en chemin une jolie bohémienne Violetta et, pour ses beaux yeux, accepte de porter un message à Paris. Cela lui vaudra d'être emprisonné par les révolutionnaires. C'est encore une jolie fille qui le sortira d'affaires...



Timide et maladroit, Alfred n'ose avouer son amour à Nicole, la jolie crémillère. Don Juan, réincarné au XXe siècle lui donne des leçons et lui fait son éducation sentimentale. Bon élève, Alfred séduit une comtesse Russe, mais le mari Célosso, un Espagnol féroce ment jaloux, surgit et une folle poursuite s'engage à laquelle prennent part tous les invités d'une noce. Grâce à une nouvelle invention de Don Juan, Alfred peut échanger un premier baiser avec Nicole...

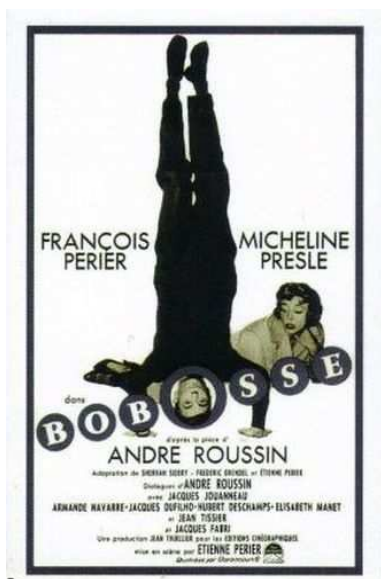


Au début du siècle dans une petite ville de garnison, Armand de la Verne, lieutenant des dragons fait le pari de séduire une

femme désignée par le hasard. Marie-Louise Rivière se trouve être l'innocente victime du pari, mais Armand en tombe malgré lui éperdument amoureux. Apprenant l'existence du pari, celle-ci le quitte.



Pepito, un bandit, apprend qu'il a un fils,
Gaston, qui est professeur de lettres. Ne
voulant pas lui dévoiler sa véritable
profession, Pepito, aidé de ses complices,
se déguise en riche banquier lorsque
Gaston vient lui rendre visite. Ce qui va
entraîner toute une série de quiproquos...



Un comédien qui joue les cocus sur scène se montre nettement moins philosophe que son personnage le jour où il est confronté à l'infidélité de sa propre épouse.



Cora dite "La Chatte" est soignée dans un hôpital allemand après son "exécution" pour trahison. Le docteur Hollwitz lui fait un lavage de cerveau pour la soumettre entièrement à sa volonté. Cependant, le commandant de l'Abwehr décide de la relâcher pour lui permettre de prendre contact avec la Résistance française. Elle leur signale ainsi le parachutage d'un ingénieur français, Charles, mais parvient pourtant à reprendre suffisamment ses esprits pour soutenir ce dernier...



Marcel voit sa vie, et celle de son épouse,
transformée le jour où il achète une
superbe voiture américaine. Après la perte

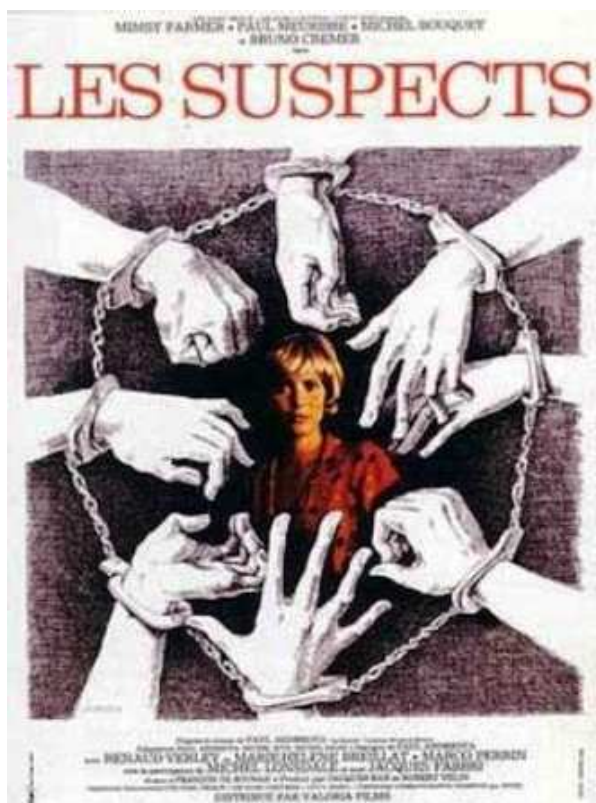
de son travail, il participe à un concours
d'élégance et devient l'ami d'un ministre.
Mais cette vie ne lui convenant pas, il
décide de transformer son automobile en
voiture de marchand de glaces.



Dans le milieu torride du quartier de
Pigalle, trois beaux-frères sans scrupules,
Melchior, Balthazar et Gaspard se
disputent la dépouille de l'empire du caïd
de la zone, au détriment de sa veuve...



Toute la famille Cabalette est en fête; Le brave Dieudonné est invité au Texas pour hériter de son oncle Arnolphe qui en fait est mort très pauvre...



Candice Strasberg, une étudiante américaine, est venue passer quelques vacances en France. Un mois après son arrivée, la jeune fille est retrouvée assassinée sur une route du Midi, au lieu-dit "le Val d'Enfer", les vêtements lacérés et le corps à moitié dénudé. Mandatés par le juge Souffries et par Delarue, le procureur de Tarascon, les commissaires Bonnet et Bretonnet commencent une longue et difficile enquête. Les personnes qui ont été en contact avec la victime sont interrogées et leur emploi du temps est

passé au crible. Mais les témoins ont tendance à minimiser, voire à modifier les faits, et chacun d'eux fait figure de suspect potentiel...



Pour les beaux yeux d'une jolie femme
qu'il croit très riche, un jeune homme
tente, avec l'aide de son psychologue, de
vaincre sa timidité malade.



En 1921, à Paris. Emma Eckhert, fille d'un chapelier juif, épouse Moïse Nathanson pour masquer son homosexualité. Elle entretient parallèlement une liaison avec Camille Sowcroft, la fille d'un bijoutier. En 1929, grâce à l'avance financière que lui consent Camille et à l'appui de ses relations, Emma a conquis une place de choix dans le cercle fermé de la haute finance. Populaire, audacieuse, anticonformiste, elle offre aux petits épargnants des taux d'intérêts exceptionnels qui inquiètent les autres

banquiers, notamment le puissant
Vannister. Celui-ci multiplie les démarches
et parvient à gagner la complicité du
président du Conseil et d'un juge
d'instruction borné. Emma est arrêtée et
condamnée pour escroquerie...



Leonard rassemble cinq de ses amis
d'enfance car il a enfin découvert qui avait
dénoncé leur instituteur aux nazis en
1943. À l'époque tous avaient promis de le
venger. Aujourd'hui, certains reviennent
sur leur décision...



Évocation des dernières années de la vie de Maupassant : son rapport aux femmes, à son entourage, ses problèmes d'écriture et aussi l'apparition de la maladie, en conséquence, la vérole. Atteint de crises de folie, il finit par perdre totalement la raison et tente de se suicider à plusieurs reprises. L'écrivain est alors interné dans un asile psychiatrique...

BONUS

Les acteurs de la compagnie Jacques

Fabbri :

Arlette Gilbert,



Raymond Devos,



Sophie Desmarets,



Rosy Varte,



André Gille,



Claude Piéplu,





FIN

